

René Lapierre, Guy Oberson et Nancy Huston, Monique Adam

Rachel Leclerc

Numéro 159, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81983ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2015). Compte rendu de [René Lapierre, Guy Oberson et Nancy Huston, Monique Adam]. *Lettres québécoises*, (159), 50–51.



RENÉ LAPIERRE

La carte des feux

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2015, 224 p., 16,95 \$.

Il était une fois l'humanité

De prime abord, on craint que ce gros livre de poésie ne nous épuise, que sa structure un peu complexe ne nous éparpille; mais il n'en est rien du tout. Il faut juste rester concentré et accepter d'être un peu déstabilisé.

C'est tendre et piquant, c'est proche et c'est lointain, étrange et familier, plein de doutes et de convictions. On verra ici que les poètes ne sont pas optimistes sur le monde actuel et sur son avenir. Mais ça, vous le saviez déjà, on vous a souvent prévenus.

Un privé se réveille, la joue collée au bois du plancher de son bureau après avoir été tabassé. Il s'appelle Paschetti et n'est pas nouveau dans l'œuvre de René Lapierre. Il part en mission et se retrouve chez une femme qui lui remet les papiers éparés de son père, un certain Solomon.

Ce livre est quelque chose comme un rapport d'activités, un cahier de pensées, de lettres écrites par Solomon — ou par qui d'autre? Ce pourrait être un roman composé en poèmes, comme l'a voulu l'Israélien Amos Oz, par exemple, pour *Seule la mer*. Eh bien, ce n'est pas ça non plus, car le privé n'a pas trop de défis à relever au bout du compte. Et il n'y a pas vraiment de récit, peu d'épreuves, pas d'adjuvant du tout. Mais on peut éliminer d'emblée le conte de fées, comme on éliminera la fable composée sans périls, celle dont la joliesse est toujours rassembleuse.

La dérive (poétique) des continents

Ce sont des fragments entrecroisés. C'est tantôt le journal intime d'un scientifique (« j'écris ceci à l'intérieur d'une épave » (p. 18) « J'écris ceci dans le corps de mon frère mort à l'âge de trente-sept jours [...] ignorants que nous sommes, humains de trop haut, dehors placés, nous les fragiles, les étrangers qui l'ont tenu » (p. 11). Et c'est tantôt un bréviaire, l'apologie d'un invisible Tout-Puissant (« Mon dieu est un geste tendre, un parfum de rose sous une pergola, une hypothèque à taux variable, un portrait d'Ozias Leduc. [...] Mon dieu est partout. C'est indécent, ça va au-delà du supportable. » p. 87)

Cela se passe aujourd'hui, trois cents millions d'années après la remontée vers le nord de notre continent — dont la partie supérieure fut baptisée Laurentia par les géologues du début du ^{XX}^E SIÈCLE. Depuis, nous dit René Lapierre en quatrième de couverture, « notre monde s'est enfoncé dans l'ivresse et la brutalité. Les croyances les plus dépourvues de fondement se sont multipliées ».

Très différent de *Aimée soit la honte*, que j'ai déjà commenté ici, *La carte des feux* possède l'attrait et la dangerosité, la rugosité des grandes aventures. Pourtant, écrites dans les ruines d'une civilisation apparemment condamnée — ou déjà perdue —, les pages de Solomon possèdent une indéniable beauté crépusculaire.



RENÉ LAPIERRE

Comme on fait son lit

Est-ce la qualité du style? Est-ce le ton parfois léger que prend l'auteur? Ce livre ne génère pas l'angoisse chez le lecteur comme a pu le faire *La route* de Cormac McCarthy. Même si « nous n'en avons plus pour longtemps à aggraver les choses » (p. 91), il y a ceci de magique chez René Lapierre: quelles que soient l'ampleur et la nature du désastre, on dirait qu'il n'y a pas trop à s'en inquiéter. Comme si, une fois constatés les dégâts, on avait un sursaut d'humilité: si tout semble perdu, si notre pensée tombe en ruine, c'est peut-être qu'on ne méritait pas mieux, c'est peut-être qu'on a couru après. Pas d'états d'âme, et *que sera sera*.

Cela dit, une partie de ce très touchant livre est consacré à un faux et ironique plaidoyer pour un Créateur qui serait tout et son contraire. Il est merveilleux, bon, savant, il est partout et nulle part. Au fond, il faut peut-être lire ces pages-là au deuxième et au troisième degré, car, à y regarder de plus près, ce dieu fantasque semble bête à mourir, et pour cause: c'est nous qui l'avons imaginé, c'est nous qui avons dessiné son visage avant de commencer à nous faire la guerre en son nom.

On entre dans *La carte des feux* sans savoir ce qui nous attend, et finalement on en ressort pas trop secoué. Difficile de dire comment ils s'y prennent, mais voilà le talent des bons poètes. Ils ne nous abandonneront pas avant de nous avoir consolés, rassurés, par la seule force, la seule grandeur du poème, sur la dystopie qu'ils ont mise en place. Puis, ce monde désolé, ravagé, nous en avons eu si souvent l'intuition de toute manière. Nous sommes aussi poètes à nos heures, nous avons aussi des yeux pour voir.



GUY OBERSON ET NANCY HUSTON

Terrestres

Arles / Montréal, Actes Sud / Leméac, 2014, 144 p., 39,95 \$.

Peindre, écrire, se reproduire

Un si beau livre, avec du contenu littéraire et à ce prix, c'est une aubaine. On peut se précipiter, car on voudra revoir souvent les œuvres de Guy Oberson et relire les poèmes de celle qui a maintenant trouvé place dans sa vie, Nancy Huston.

Né dans la campagne fribourgeoise, Oberson vit et travaille en Suisse. Connu pour ses grandes huiles ou pierres noires, il pratique aussi la performance. Nancy Huston, quant à elle, vit à Paris depuis l'âge de vingt ans. D'origine manitobaine, elle a été beaucoup traduite et vient de recevoir à Montréal le Grand Prix littéraire Metropolis bleu.



GUY OBERSON ET NANCY HUSTON

D'une très belle facture, *Terrestres* est d'abord le livre d'un artiste qui nous présente, en plus de ses séries picturales, souvent animalières, son journal d'atelier, dans lequel on peut lire : « Je veux être l'abeille, je veux être le cerf et la montagne, le vent et la pluie, le bourdonnement de la ruche ou le martèlement des sabots, le sang de la bête égorgée... » (p. 18) La couverture à elle seule vaut le détour : une tête d'original réalisée à l'aquarelle, à moitié déconstruite et troublante d'émotion, nous invite à tourner la page pour entrer dans une œuvre qui étudie tantôt les nids d'abeilles, tantôt les bois de cervidés, les fœtus ou les cadavres. Organiques, corporelles, les huiles, aquarelles ou pierres noires d'Oberson proposent une réflexion sur la mort et sur le destin — notamment celui des animaux sauvages. Il y a aussi la série des bois de cervidés en céramique émaillée, plus vrais que nature. À la faveur d'un voyage à La Réunion, l'idée lui viendra de rapprocher deux thèmes : les petits oratoires qu'il aperçoit au bord de la route et les têtes de cerfs qu'il réalise. Ainsi, le crâne du cerf devient une cavité sacrée délicatement peinte en rouge, un espace pour le rituel et la communication. Il y a aussi la série des dentelles et collerettes inspirées de Rembrandt. Encore là, le détail emplit la toile, et un bout de coton blanc peut devenir une trombe d'eau ou une avalanche de neige, ouvrant l'espace de notre imaginaire. Je ne suis pas critique d'art et je le dis comme je peux : du début à la fin, j'aime ce travail et l'inquiétude qui l'a vu surgir, j'aime aussi le trouble qu'il provoque.

De la toile au poème

Les vers de Nancy Huston sont ici reproduits avec une élégance qui séduit d'emblée. Intitulés *Nid, amour, lutte*, ils restent proches des œuvres et se consacrent la plupart du temps à leur interprétation poétique, voire leur explication. Le travail d'Oberson a nourri la pensée de la romancière sur plusieurs sujets, par exemple sur Dieu — « qui n'existe pas », précise-t-elle. Le sort fait à la Création, tout comme notre manie de philosopher sur des thèmes comme celui de la naissance, de la mort ou de la reproduction humaine, est une chose qu'elle tente de décoriquer pendant qu'elle nous livre sa vision intime du tableau. Mais il devient vite évident que la poésie n'est pas la spécialité de Huston. En quelques endroits, les strophes, qui offraient au début une certaine recherche et une belle tenue, ont parfois cédé à la facilité du prêchi-prêcha. Le cynisme et le lieu commun agacent, notamment quand l'auteure s'inspire de la série des « fœtus » d'Oberson. « Vas-y, exprime-toi, petit/donne libre cours à ta colère/ça fait du bien, et comme chacun sait/tout est la faute de la mère. » (p. 112) Malgré ces réserves, *Terrestres* est un livre à posséder, d'autant que sa réussite éditoriale fait plaisir à l'intelligence et nourrit notre soif de beauté.

☆☆ ½

MONIQUE ADAM

Parures de la disgrâce

Montréal, Le Noroît, coll. « Initiale », 2015, 66 p., 16 \$ (papier), 11,99 \$ (numérique).

Dans le secret d'une vie

À quoi s'attendre d'une poète qui publie son premier livre après avoir pratiqué l'enseignement durant trente-cinq ans et la psychothérapie vingt-neuf ans ? *Parures de la disgrâce* est une œuvre de jeunesse autant qu'un livre de retraite, ni plus ni moins.

Voilà un tout petit livre de la collection « Initiale », au Noroît, qui possède certains défauts et certaines qualités des débutants, notamment la grande discrétion et le peu d'audace. Écrits sous le signe de la mémoire, cette quarantaine de courts poèmes se donne pour projet de « suspendre aux ombres/le bruit des morts sous la langue » (p. 11). Beaucoup de sensibilité sous ce titre bien trouvé de Monique Adam, qui s'est attachée à reconquérir les « jours dissous dans l'oubli » (p. 13). Elle a dû pour cela évoquer quelques mythes personnels : la cage, l'humiliation, les « morsures du feu » (p. 22).

Aucun renouveau ici, aucune urgence poétique non plus, mais on a quand même droit à des strophes prometteuses : « un bras vacille/vers son cortège de ruines/l'infante toujours s'accorde/à cette pavane obscure » (p. 24). Ce premier livre cache jusqu'à la fin ses secrets intimes. Ainsi, « reste la question, l'effroi » (p. 35), restent les « coffres bien gardés » de l'auteure (p. 37). Dans un futur livre, qu'on souhaite moins timide et moins policé, plus substantiel aussi, il faudra peut-être faire éclater quelques tabous privés pour qu'enfin nous soit accordée « l'humaine beauté des appâts » (p. 43), ce dont Monique Adam serait bien capable.



MONIQUE ADAM

Soutenez votre revue !

Réservez un espace publicitaire

Contactez MICHÈLE VANASSE
responsable de la publicité
mvanasse@lettresquebecoises.qc.ca